

# La complaisance sert-elle vraiment le cinéma québécois ? Qui aime bien châtie bien

Jean-Marie Lanlo

Numéro 289, mars-avril 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71337ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lanlo, J.-M. (2014). La complaisance sert-elle vraiment le cinéma québécois ? Qui aime bien châtie bien. *Séquences*, (289), 8-9.

La Chasse au Godard d'Abbittibbi

# La complaisance sert-elle vraiment le cinéma québécois ? QUI AIME BIEN CHÂTIE BIEN

*En tant que critiques de cinéma, nous visionnons des centaines d'œuvres, nous interrogeons sur des milliers de plans et tombons en pâmoison devant une petite poignée de films par an. Peut-être serait-il bon que nous nous interrogiions également sur les textes que nous rédigeons et sur leurs conséquences. Nous constaterions ainsi probablement, d'une part, que nous faisons souvent preuve d'une trop grande complaisance à l'égard du cinéma québécois et, d'autre part, que cette complaisance n'aide en rien le cinéma que nous voulons défendre.*

Jean-Marie Lanlo

Ce texte a pour point de départ mon intime conviction : nous sommes trop complaisants à l'égard du cinéma québécois. Je ne peux pas avancer de preuves étayant mon constat car il est difficile, voire impossible, de juger objectivement de l'éventuelle complaisance de la critique à l'égard d'un film. J'ai cependant le sentiment que certains films jouissent parfois d'un accueil trop chaleureux au regard de leurs qualités. Pour en avoir discuté autour de moi, je sais que cette opinion est partagée. Je sais également que j'ai une part de responsabilité dans ce constat : j'ai moi-même à quelques reprises insisté davantage sur les qualités d'un film que sur ses défauts, sous prétexte que son réalisateur était québécois.

Les raisons qui nous poussent à agir de manière si généreuse sont multiples. Je me limiterai aux deux plus fréquentes. D'une part, il y a une volonté sincère d'aider un cinéma québécois qui grouille de réels talents mais qui est encore trop souvent méprisé par une frange de la population n'ayant d'yeux que pour les grosses productions, si possible américaines. D'autre part, petitesse du milieu oblige, il y a une proximité évidente entre critiques et cinéastes québécois, qui ont souvent eu l'occasion de se croiser, voire de travailler ou d'étudier ensemble par le passé. Cette relation privilégiée

(que certains qualifient non sans humour d'incestueuse) exacerbe le sentiment de compassion face aux sacrifices financiers ou personnels consentis par les réalisateurs. Nous le savons : ceux-ci consacrent souvent plusieurs années de leur vie pour mettre en scène le plus sincèrement du monde des films qui ne restent parfois à l'affiche qu'une semaine ou deux, après avoir été vus par 2000 spectateurs dans toute la province. Le constat est douloureux et le courage de ces réalisateurs, admirable.

**... notre cinéma a atteint une maturité incontestable et le prouve en nous livrant une bonne demi-douzaine d'excellents films par an depuis déjà quelques années.**

Au regard de ces arguments, il semble humain de se laisser aller à une certaine complaisance. Le critique de cinéma a aussi un cœur ! Malheureusement, si on ne fait pas de bons films qu'avec de bons sentiments, il en est de même pour la critique.



*Le Météore* – Meilleur film québécois 2013 (AQCC)

Doit-on favoriser un cinéma en fonction de ses origines ou défendre les films en fonction de leurs qualités? Est-il juste d'accepter de faire preuve de compassion pour les cinéastes géographiquement proches et de juger objectivement les plus lointains?

Si le cinéma québécois était encore balbutiant, ces questions seraient pertinentes. Mais lorsque dans la même année notre cinématographie nationale nous offre des films de grande qualité comme *Le Météore*, *Une jeune fille*, *Les Manèges humains*, *La Chasse au Godard d'Abbittibbi* ou *Vic+Flo ont vu un ours*, il devient aberrant de se laisser aller à des considérations (au mieux) personnelles ou (au pire) chauvines. Défendons les bons films québécois avec la même vigueur que les bons films américains ou français... et osons dire ce que nous pensons réellement des films de qualité moindre, d'où qu'ils viennent. L'origine d'un film ne doit pas peser dans notre balance critique. Être produit au Québec est un fait, mais en aucun cas une qualité.

Bien sûr, en jugeant le cinéma québécois avec la même force qu'une cinématographie plus importante, nous n'aurons pas systématiquement le plaisir de donner un petit coup de pouce aux films réalisés par des personnes courageuses ayant pris des risques pour réaliser un film. Nous n'enfilerons donc pas l'armure du bon chevalier prêt à tout pour venir en aide au cinéma québécois dont le box-office ne satisfait personne. Nous ne lui enfoncerons cependant pas non plus notre épée dans le cœur: relever les faiblesses d'un film ne revient pas à en déconseiller le visionnement! Au contraire, cela évite de susciter trop d'attentes et, donc, limite les déceptions.

De plus, cela peut éveiller chez le spectateur l'envie de se positionner en voyant des films qui font débat. Il est en effet normal (pour ne pas dire sain) qu'un film, même considéré honnêtement comme excellent par une partie de la critique, soit contesté par d'autres. Par contre, une indulgence quasi généralisée envers certains films n'est pas sans danger. À force d'être aveuglés par notre respect pour tel metteur en scène et/ou par notre envie de soutenir le cinéma québécois, c'est-à-dire à force d'arrondir les angles, d'oublier les petits défauts et de grossir les qualités, nous perdons notre crédibilité aux yeux du public. Nous nuisons ainsi au cinéma que nous voulons aider en jetant le discrédit sur l'ensemble de la production, y compris sur les films qui méritent réellement nos éloges.

Peut-être suis-je un peu utopiste en écrivant ces lignes. Je ne sais très sincèrement pas si nous serons vraiment mieux écoutés en devenant plus objectifs. J'ose le croire, comme j'ose croire qu'en étant plus crédibles, nous aurons pu aider des films magnifiques comme *Le Météore* ou *Une jeune fille* à attirer plus de 2500 spectateurs dans nos salles.

Je me trompe peut-être.

Quoi qu'il en soit, je ne veux pas être pris avec ce texte pour un donneur de leçons. J'ai d'ailleurs écrit plus haut qu'il m'arrivait parfois d'être un peu trop complaisant moi-même. Je ne veux pas non plus nommer les quelques films ayant bénéficié d'une réception critique trop unanimement favorable, sous prétexte qu'ils sont indépendants ou qu'ils ont été projetés dans tel ou tel festival. Mon intention n'est pas plus de polémiquer sur une certaine tendance de la critique québécoise! Je veux juste inciter ceux qui liront ces lignes à se poser deux questions. Les critiques québécois sont-ils trop complaisants envers notre cinéma? Dans l'affirmative, la complaisance lui est-elle (vraiment) favorable?

Pour ma part, la réponse est claire. Je pense que nous nous comportons trop souvent avec le cinéma québécois comme s'il était encore au stade de l'enfance, c'est-à-dire en encourageant plus les efforts et les bonnes intentions que la qualité. Or, notre cinéma a atteint une maturité incontestable et le prouve en nous livrant une bonne demi-douzaine d'excellents films par an depuis déjà quelques années. Il serait bon que nous en soyons conscients et que nous le jugions comme un cinéma adulte et capable de faire face à la critique... c'est-à-dire sans complaisance mais avec fermeté et sincérité. Je pense qu'il le mérite! ⑤